

Claire Messud

Les enfants de l'empereur



folio

Claire Messud

Les enfants
de l'empereur

*Traduit de l'américain
par France Camus-Pichon*

Gallimard

Titre original :

THE EMPEROR'S CHILDREN

© *Claire Messud, 2006.*

© *Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.*

Claire Messud, née aux États-Unis en 1966, a fait ses études à Yale et à Cambridge. Finaliste du prix Pen/Faulkner grâce à son premier roman *When the World was Steady*, elle a également publié *La vie après* et *Une histoire simple* suivi de *Les chasseurs*. Elle vit et travaille à Boston.

Les enfants de l'empereur a figuré dans la sélection finale des dix meilleurs livres de l'année 2006 du *New York Times*.

*Pour Livia et pour Lucian, qui ont
tout changé.*

Et, comme toujours, pour J.W.

« Le général, il semblait autorisé à le faire, prétendait que si l'on parvenait à préserver son mythe personnel, il n'y avait pas grand-chose d'autre qui comptait dans la vie. Ce n'est pas ce qui arrive aux gens qui est important, mais ce qu'ils pensent qu'il leur arrive. »

ANTHONY POWELL

Des livres au mètre

(Trad. Michel Doury,
Christian Bourgois Éditeur, 1995)

MARS

*Notre chef
est célèbre à Londres*

« Mes chéris ! Bienvenue ! Et voilà sans doute Danielle ? » Petite et ondoyante, ses yeux immenses encore agrandis par le khôl, Lucy Leverett avait, malgré sa ressemblance avec un bébé phoque, la voix étonnamment rauque. Ses boucles d'oreilles en éventail tintèrent contre son cou lorsqu'elle se pencha pour embrasser les nouveaux arrivants, Danielle incluse, et elle avait beau tenir à bout de bras son fume-cigarette en nacre, la fumée flotta jusqu'à eux et les yeux de Danielle se mirent à larmoyer.

De peur d'abîmer son maquillage, Danielle ne sécha pas ces larmes. Après une demi-heure passée à se faire une beauté devant le miroir embué de la salle de bains chez John et Moira, à scruter ses imperfections et à y remédier par un ravale-ment énergique — sous lequel des poches bleuâtres alourdisaient ses yeux en forme d'olive, d'étranges rougeurs cerclaient ses narines et son grand front commençait à peler —, elle n'avait nulle envie de révéler à des inconnus le délabrement camouflé par ce grimage.

« Entrez, mes chéris, entrez. » Lucy leur emboîta le pas et guida le trio vers les autres invités. Le salon des Leverett était peint violet sombre — aubergine, disait-on —, avec des rideaux de velours aux fenêtres. Du plafond pendait un lustre massif en fer forgé que l'on aurait cru récupéré dans un château fort. Près du bow-window, trois hommes conversaient en regardant la rue, leurs verres de vin rouge illuminés par les reflets du couchant. Le long d'un mur s'étirait un canapé moelleux, sur les coussins duquel quatre femmes étaient disposées telles des odalisques. Deux d'entre elles occupaient les extrémités, jambes repliées, bras nonchalamment étendus sur les coussins, tandis qu'au milieu une troisième, la tête posée sur les genoux d'une autre, le sourire aux lèvres et les yeux clos, parlait à mi-voix au plafond pendant que son amie caressait son abondante chevelure. Danielle voyait tout cela à travers une sorte de halo, comme si elle avait pénétré dans le rêve de quelqu'un d'autre. Elle éprouvait constamment cette sensation à Sydney, si loin de chez elle : elle n'aurait pas qualifié la scène d'irréelle, mais c'était en tout cas une autre réalité que la sienne.

« Rog ? Rapporte du vin ! » cria Lucy vers les profondeurs de la maison avant de s'adresser de nouveau à ses invités, s'emparant du bras de Danielle d'un geste possessif. « Rouge ou blanc ? Il y a peut-être même du rosé, si vous préférez. Personnellement, je déteste — trop californien à mon goût. » Elle sourit de toutes ses dents et, à la vue de la patte d'oie qui se forma sur ses tempes, Danielle lui donna une quarantaine d'années.

Deux hommes chargés de bouteilles émergèrent de la pénombre de la salle à manger éclairée aux chandelles, minces et plutôt séduisants à première vue. À cause de sa haute taille, de sa chemise bleu lavande bien repassée et de son regard aux yeux mi-clos surmonté d'un immense front nabokovien, Danielle prit le premier pour son hôte. Elle lui tendit la main. « Je suis Danielle. » Il avait de longs doigts élégants et sa paume était fraîche contre la sienne.

« En êtes-vous sûre ? » dit-il.

L'autre homme, d'au moins dix ans son aîné, avec des dents de travers et un bouc, éleva la voix derrière lui. « Roger. Ravi de vous connaître. Ne faites pas attention à Ludo, il se donne des airs.

— Ludovic Seeley, intervint Lucy. Et Danielle...

— Minkoff.

— L'amie de John et Moira. Elle vient de New York.

— New York, répéta Ludovic Seeley. Je m'y installe le mois prochain.

— Rouge ou blanc ? » interrogea Roger, dont le col de chemise ouvert laissait voir un torse bronzé, semé de poils grisonnants, au milieu duquel brillait une fine chaîne en or.

« Rouge, s'il vous plaît.

— Un choix judicieux », dit Seeley, presque dans un murmure. Il la détaillait — elle le sentit plus qu'elle ne le vit, car sous leurs paupières lourdes ses yeux ne cillèrent pas — de la tête aux pieds. Elle espéra que son maquillage était uniforme, qu'aucun amas de poudre ne s'effritait sur son menton ou sa joue.

Pour elle, la révélation fut instantanée. Là, contre toute attente, dans cette enclave aussi étrange qu'insignifiante, elle venait de repérer quelqu'un comme elle. Elle se demanda s'il ressentait la même chose : la certitude que cette rencontre allait compter. Ludovic Seeley : elle ignorait tout de lui, et pourtant elle avait le sentiment de le connaître, de l'attendre. Cela ne tenait pas simplement à sa présence physique, à sa longue silhouette féline, mélange d'abandon et de maîtrise, comme s'il jouait à donner l'illusion de la nonchalance. Ni au timbre de sa voix, grave mais pas spécialement sonore, avec un accent australien si discret qu'il semblait presque britannique. C'était, conclut-elle, quelque chose dans son expression : il savait. Encore qu'elle eût été bien en peine de dire quoi. Il y avait ces yeux d'un gris étonnamment sombre et pailleté d'or, avec des rides vaguement descendantes qui lui donnaient l'air à la fois lugubre et goguenard, et ce minuscule sillon qui se creusait dans sa joue droite au moindre sourire. Ses oreilles plaquées contre son crâne faisaient net ; ses cheveux bruns, coupés si ras qu'on voyait son cuir chevelu aux reflets bleutés, soulignaient à la fois son ironie et sa retenue. Il avait le teint pâle, presque autant que Danielle, et un nez osseux, anguleux. Son visage si singulier rappela aussitôt à Danielle un portrait du dix-neuvième siècle, un Sargent peut-être, incarnation d'une sagesse sardonique et mondaine, d'un raffinement aristocratique. Et pourtant la coupe de sa chemise, la minceur de son torse, sa façon, élégante sans être efféminée, d'agiter ses longs doigts

minces (d'ailleurs il avait les mains velues, légèrement, mais indéniablement — elle se raccrochait à ce détail, pour elle un critère de séduction : un homme ne devait pas être imberbe) prouvaient sans ambiguïté que Ludovic Seeley était bien de son temps. Ce qu'il savait, c'était peut-être tout bonnement ce qu'il voulait.

« Venez, mon chou. » Lucy la prit par le coude.
« Allons vous présenter au reste des invités. »

Ce dîner chez les Leverett était sa dernière soirée à Sydney. Le lendemain matin, elle reprendrait l'avion où elle allait dormir, dormir pour remonter le temps et gagner une journée à son arrivée à New York. Partie depuis une semaine, elle faisait des recherches en vue d'un documentaire télé, avec l'aide de son amie Moira. Si jamais il voyait le jour, ce reportage sur les rapports entre les Aborigènes et leur gouvernement, sur les excuses officielles et les compensations de ces dernières années, ne serait pas tourné avant des mois. L'idée, c'était d'explorer à travers le prisme australien la possibilité d'offrir des réparations aux Noirs américains — un célèbre universitaire venait d'ailleurs de publier un ouvrage à ce sujet. Danielle elle-même se demandait si le projet était viable. Le public américain ne se fichait-il pas royalement du sort des Aborigènes ? Les deux situations étaient-elles seulement comparables ? La semaine n'avait été qu'une suite de réunions pleines d'esbroufe, d'échanges complaisants dont sa profession se repaissait, autant de certitudes

affichées qui ne reposaient sur rien. Moira croyait dur comme fer à ce projet, le trouvait même nécessaire, mais Danielle n'était pas convaincue.

À Sydney, elle se sentait si loin de chez elle. Pendant une semaine, toute à l'euphorie causée par le dépaysement, elle s'était laissé aller à imaginer une autre vie possible — après tout, Moira n'avait quitté New York que deux ans plus tôt —, et donc un autre avenir. Elle envisageait rarement de vivre ailleurs ; de même que, se disait-elle avec une pointe d'incrédulité, la plupart des gens ne se voyaient pas vivre à New York. De sa chambre chez ses amis, dans leur élégante maison au toit de zinc tout au bout d'une rue ombragée de Balmain, Danielle apercevait l'océan. Pas l'immense panorama du port avec son pont en arc de cercle, ni l'opéra aux ailes de mouette ébouriffées, mais une placide étendue bleue au-delà du parc en contrebas, ridée de temps à autre par le sillage des ferries et miroitant au soleil d'une fin d'après-midi.

Alors qu'il faisait encore un froid de chien à New York, à Sydney l'automne commençait tout juste. De minuscules oiseaux multicolores assemblés sur les jacarandas se chamaillaient dans un joyeux concert de trilles. Tôt un matin elle avait découvert, tendue sur un arbuste du jardin illuminé par l'aurore, une gigantesque toile d'araignée trempée de rosée, entrelacs scintillant en lisière duquel oscillait une énorme araignée velue. Ici, la nature faisait partie intégrante de la ville. C'était un autre monde. Danielle s'était imaginée

regardant son 747 s'élever sans elle dans les airs, à l'aube d'une nouvelle vie.

Mais sans vraiment y croire. Elle était new-yorkaise dans l'âme. Pour Danielle Minkoff, rien ne valait New York. Elle y avait son travail, ses amis — même de lointaines connaissances rencontrées à Brown University dix ans auparavant —, et s'était installée dans le confort chaleureux et cacophonique de Greenwich Village. Depuis son studio situé dans un immeuble en brique pâle à l'angle de la 6^e Avenue et de la 12^e Rue, elle dominait le sud de Manhattan tel un capitaine à la proue de son navire. Même si elle se sentait parfois pauvre et assiégée, rêvant d'une interruption dans cette mer d'asphalte et d'acier, d'un silence dans ce flot de commérages, pour rien au monde elle n'aurait déménagé. Il lui arrivait de dire en plaisantant à sa mère — qui avait grandi comme elle à Columbus, dans l'Ohio, et résidait aujourd'hui en Floride — qu'elle ne partirait que les pieds devant. Il n'y avait pas mieux que New York. L'Australie, en comparaison, n'était jamais que le pays d'Oz.

Ce dernier dîner à Sydney était un événement purement mondain. Dans le quartier où vivait le couple Leverett, on se serait pourtant attendu à voir un ou deux Aborigènes hébétés et grisonnants traîner devant le pub du coin : de ceux qui, une pinte de bière à la main, refusaient d'accepter les excuses du gouvernement et de tourner la page. Mais peut-être Danielle se laissait-elle aller à imaginer l'endroit et ses habitants comme ils étaient naguère : à en juger par les BMW et les Audi garées le long du trottoir, le nouveau Sydney

(comme le nouveau New York) avait déjà pris possession des lieux.

Moira s'entendait bien avec Lucy Leverett, propriétaire à The Rocks, au bord de l'océan, d'une galerie spécialisée dans l'art aborigène, modeste mais influente. Roger, son mari, était romancier. Pendant que John garait la voiture devant la grande maison victorienne des Leverett, Moira avait expliqué : « Lucy est formidable. Elle a toujours été très active sur la scène artistique locale. Si tu veux rencontrer des artistes aborigènes, les interviewer pour ton documentaire, c'est l'intermédiaire idéale.

— Et lui ? »

John avait eu une moue attristée. « En fait... ses romans ne valent pas grand-chose...

— Mais on l'aime bien, avait enchaîné Moira.

— Il a au moins le mérite de s'y connaître en vins.

— Roger est adorable, avait insisté Moira. Ses romans sont peut-être mauvais, mais il a le bras long à Sydney. Tu peux vraiment compter sur lui en cas de besoin.

— Roger Leverett ? » Danielle resta songeuse. « Jamais entendu parler de lui.

— Ça ne m'étonne pas.

— C'est le syndrome "Notre chef est célèbre à Londres".

— Pardon ?

— Dans l'East Village, il y a un petit restaurant chinois minable, et sur une pancarte manuscrite derrière la vitre — aussi crasseuse que le reste — on peut lire : "Notre chef est célèbre à Londres".